

Groupe Régional de Psychanalyse

Juin 2017



André Masson

Oedipe

« [...] Je ne suis pas en train de dire que l'Œdipe ça sert à rien, ni que ça n'a aucun rapport avec ce que nous faisons. Ça ne sert à rien aux psychanalystes, ça c'est vrai ! Mais comme les psychanalystes ne sont pas sûrement des psychanalystes, ça ne prouve rien [...] Ce sont des choses que j'ai exposées en leur temps ; c'était un temps où je parlais à des gens qu'il fallait ménager, c'étaient des psychanalystes. Il fallait leur dire des choses grosses comme ça pour qu'ils les comprennent. D'ailleurs, ils ne comprenaient pas plus. J'ai donc parlé à ce niveau de la métaphore paternelle. Je n'ai jamais parlé de complexe d'Œdipe que sous cette forme. Cela devrait être un peu suggestif, non ? »

J. Lacan

S 17 « L'Envers de la psychanalyse » (1969-70)

« Au fond, que veut dire Lacan avec sa théorie de la forclusion? Et quel est le rapport de cette dernière avec le complexe d'Œdipe? »

G. Deleuze-F. Guattari

L'anti-Œdipe (1972)

~ **Compte-rendu du GR du 20 mai 2017, par Geneviève Charles.**

Compte rendu du CA qui a eu lieu la veille.

De façon récurrente apparaissent:

- la difficulté à s'écouter parler.
- propositions de thèmes de travail.
- Redéfinir les fonctions du GR, essentiellement lieu de réflexion, comme son nom l'indique.

-Il a été question lors de ce CA des concepts issus d'élaborations philosophiques; ce sont des outils éventuellement pour la psychanalyse. Pas de concepts, mais une "boite à outils", terme employé par Foucault.

Chez Lacan, il n'est pas question véritablement de concepts.

-Autre sujet : peut-on parler de clinique en psychanalyse?

Par ailleurs G. Baurand évoque l'évolution du langage. Serait-ce une forme de résistance chez certains analysants ?

Ne vaudrait-il pas mieux dégager plusieurs niveaux : le vocabulaire, le discours, le langage...

Si le psychanalyste n'est pas pris dans son propre discours (du maître, de l'hystérique etc..) il arrive à faire se décaler l'autre, du discours dans lequel il est enfermé.

Par ailleurs ce n'est qu'à partir de la clinique que l'on peut se poser des questions :

Y a-t-il une dialectique entre clinique et appareil conceptuel?

Si, comme le disait Lacan, la principale résistance à l'analyse est celle de l'analyste lui-même, le rapport entre l'analyste et la théorie doit être analysé (G. Verdiani).

J-P Ricoeur : Michel Plon présente, dans la revue « En attendant Nadeau », un ouvrage inédit jusque-là de Freud qui reprend la question de l'homosexualité.

*(Sigmund Freud, Abrégé de théorie analytique (1931). Texte inédit. Trad. de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre. Présentation d'Élisabeth Roudinesco. Points.)**

Homosexualité, symptôme ou désir? Pour l'homosexuel, disons-nous, qui se dit "gay" et non pas comme sexe identique.

-Importance capitale de l'adresse au psychanalyste.

Plusieurs personnes évoquent le tranche d'analyse faite par Roland Castro avec Lacan "Je voulais m'adresser à un maître ». Qu'en est-il advenu par la suite et quelles ont été les conséquences sur son travail d'architecte et d'urbaniste ?**

Question sur Carmen, à propos de l'adresse ...Est-ce "Si je t'aime prend garde à toi " ou bien "Si tu m'aimes ..." ? Quelle est la " véritable" intention de messieurs Meilhac et Halévy ?

Pourquoi le livret original a-t-il été modifié ? Quelle cantatrice, quel metteur en scène ou directeur d'opéra? A ce propos il me revient que le grand théâtre de Nîmes a brûlé entièrement avant la guerre de 39, lors d'un incendie déclenché par une cantatrice délaissée par le directeur. Seul le portique a subsisté, ensuite transporté sur une aire d'autoroute entre Nîmes et Arles. Enfant j'ai connu ce trou énorme précédé du portique, lieu d'édification de l'actuel Carré d'Art.

-Sommes-nous toujours dans un fonctionnement œdipien dans notre société?

-L'Oedipe est-il universel ?

N'est-ce pas le fait qu'en tant qu'analystes notre langage fonctionne dans un système œdipien et que nous tenons là-dessus qu'un analysant peut sortir de certaines de ses impasses? (cf le labyrinthe de Dédale)

A ce propos, J -P Ricoeur se chargera de demander à Michel Plon l'autorisation de diffuser un entretien avec Mustapha Safouan, à paraître dans la revue « En attendant Nadeau ». ***

Geneviève Charles

*Nous pourrions envisager de parler ultérieurement de l'article de Michel Plon ou de l'ouvrage de Freud nouvellement édité.

** Geneviève Charles nous a fait parvenir, à la suite de son compte-rendu, un court texte concernant Roland Castro, rédigé par **Marc-Olivier Sorel**, architecte, qu'elle a interpellé à ce sujet :

« Je peux répondre de l'influence de Lacan sur l'architecture de Castro. Castro s'est spécialisé dans la réparation des quartiers faits de barres et de tours qui va du macro à la micro intervention :

- en introduisant dans ces formes hermétiques des séquences par la démolition de trames dans les barres de façon à casser l'effet barre, à réintroduire des échelles de volumes construits plus aimables...à réintroduire des percements au sol qui favorisent la vie (...), les vues,

-en concevant des halls d'entrée décents...

-en retravaillant la distribution "datée" des appartements, part belle donnée aux surfaces de dégagement (les couloirs), salles d'eau trop petites, séjours également trop petits, soit par un travail de redéfinition de la cellule et/ou l'adjonction à l'appartement d'un plus petit...

-en introduisant de grandes surfaces extérieures (loggias et balcons) où les personnes peuvent réellement profiter.

Cet ensemble de tâches est très besogneuse et nécessite d'abord un long travail d'analyse sur l'existant pour cerner les problématiques. La personnalité (l'ego?) de l'architecte doit s'effacer au profit de la résolution de ces problématiques.

C'est un travail difficile, obscur et je pense que Castro a profité du travail de Lacan pour y parvenir. »



André Masson

Œdipe

~*** Entretien avec Moustapha Safouan, envoyé par Jean-Paul Ricœur et publié avec l'autorisation de Michel Plon.
(Revue « En attendant Nadeau »)

GRAND ENTRETIEN AVEC MOUSTAPHA SAFOUAN
PAR [MICHEL PLON ET TIPHAINE SAMOYAUULT](#)

Dans le sillage de son grand livre sur la psychanalyse, publié en 2013 aux éditions Thierry Marchaisse et repris en « Folio » en 2017, La Psychanalyse: Science, thérapie – et cause, Moustapha Safouan a répondu aux questions d'En attendant Nadeau sur sa pensée et son expérience de l'analyse.

Né en 1921 à Alexandrie, Moustapha Safouan a quitté l'Égypte à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour faire des études à Paris. Disciple de Lacan, avec qui il a commencé une analyse de contrôle en 1949, il a écrit depuis cette époque près d'une quinzaine d'ouvrages traitant aussi bien de questions théoriques – l'Œdipe, la castration, la fonction paternelle – que de questions techniques portant sur le transfert, la transmission et la formation des analystes.

Au sein de cette production, retenons *La sexualité féminine dans la doctrine freudienne* (Seuil, 1976), *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes* (Seuil, 1983), *La Parole ou la Mort* (Seuil, 1996 ; édition revue, 2010) et l'important *Pourquoi le monde arabe n'est pas libre : Politique de l'écriture et terrorisme religieux*, qu'il a écrit en anglais et qui a été publié par Denoël en 2008. L'histoire de la traversée des langues que ce livre raconte est fascinante : les textes ont été écrits en arabe (mais pour moitié en arabe classique et pour l'autre en arabe égyptien), puis repris et auto-traduits en anglais, et traduits par d'autres en français, mais encore une fois repris et avec une nouvelle préface.

Cela donne une idée du texte comme étant une production jamais définitive, toujours à reprendre, toujours en voyage, qui est un éloge de la mobilité de la pensée, à l'inverse de la pensée arrêtée ou systématique. La traduction, la reprise, sont aussi des manières de lutter contre la domination. Car Moustapha Safouan est aussi traducteur : il a notamment traduit en arabe *L'interprétation des rêves de Freud* et en démotique égyptien *Othello* de Shakespeare. On peut dire de Moustapha Safouan qu'il est, terme qui peut paraître un peu désuet aujourd'hui, un lettré possédant dans diverses langues – l'arabe, le français et l'anglais – une immense culture psychanalytique et philosophique. Il a reçu chez lui, rue Guénégaud, Michel Plon et Tiphaine Samoyault, qui l'ont invité à reprendre tous ces thèmes.

Michel Plon : J'aimerais commencer par une question très générale. Où en est selon vous la psychanalyse aujourd'hui, aussi bien dans le monde qu'en France ? À la fin de votre livre sur la psychanalyse paru en 2013, vous semblez penser que, du point de vue de la théorie, cette histoire est terminée.

La psychanalyse, c'est l'histoire du complexe d'Œdipe et l'histoire du complexe d'Œdipe, c'est l'histoire de la famille. J'ai en projet un livre sur les avatars du complexe d'Œdipe, liés à l'évolution historique de la famille. On peut dire que dans le milieu des chasseurs-cueilleurs, la famille était non problématique : le fils voyait devant lui que son père était vraiment le signifiant du désir maternel et il s'apprêtait à vivre selon la même méthode. Avec la révolution agricole, naît le patriarcat, qui entraîne en quelque sorte la deuxième naissance de *l'Homo erectus* : au lieu de dépendre de ce que la terre donne, on produit cette terre. La justice romaine, par exemple, s'arrête à la porte de la maison. À l'intérieur, c'est la loi du patriarche. Et si le patriarcat n'a pas été une folie (car c'est une folie que de remettre un tel pouvoir, la loi, à quelques-uns), c'est parce qu'on a bâti, à côté de la maison, le temple. On a imposé le tiers devant lequel nous sommes tous égaux. Dans ce contexte, l'Œdipe a très bien marché puisqu'un fils, quelle que soit la tension entre lui et son père, devient le gardien de l'histoire et du nom de l'ancêtre, avec la protection également de l'égalité devant Dieu.

Les choses ont changé avec la révolution industrielle : d'abord, le père n'a presque plus rien eu à transmettre, la maison a cessé d'être un atelier, la mère a commencé à travailler dans les usines, la famille s'est coupée des sociétés. Le cadre de la famille n'a plus été le social mais l'État, or l'État limite l'autorité parentale. Ce vide absolu a entraîné la vogue des psychanalystes. Nous sommes venus pour remplir ce vide. À ce moment-là, comme la famille s'est vue composée d'individus qui n'avaient plus rien en commun (ni croyance commune, ni transmission), la tension entre le père et le fils a éclaté. L'histoire de la faillite des pères a éclaté d'une façon inimaginable avec les destructions du XXe siècle. Les camps, le génocide : les enfants ont vu des choses qu'on n'aurait jamais pu imaginer.

On a trouvé le complexe d'Œdipe – c'est la découverte de Freud – quand le père était encore là, mais il n'aura pas lui-même duré bien longtemps. De ce point de vue, nous sommes donc à la fin de la psychanalyse.

Tiphaine Samoyault : *Parce que, pour vous, la fin du complexe d'Œdipe c'est la fin de la psychanalyse ?*

En tout cas, c'est la fin de ce à quoi l'analyse avait affaire jusqu'à présent, aussi bien du point de vue thérapeutique que du point de vue didactique : dans tous les cas, on avait affaire à des analyses d'œdipes échoués, à des cas où la normalisation œdipienne avait raté, pour des raisons plus ou moins graves...

Michel Plon : *À la fin du livre, vous laissez entendre avec un soupçon d'ironie que la théorie, elle, demeurera, comme faisant partie du patrimoine de la pensée, mais qu'en ce qui concerne la pratique c'est une autre affaire*

Ce qui reste, ça aura été quand ça passera (mot de Lacan), c'est en effet la théorie et celle qui a mis l'accent sur le *parlêtre*. Lacan a transformé radicalement le complexe d'Œdipe en définissant le désir par le désir de l'Autre et en faisant de l'Autre un lieu du langage, dont la mère est la première à occuper la place.

Tiphaine Samoyault : *L'importance du parlêtre nous conduit à la question de la langue et à celle de la traduction. Vous avez traduit vers l'arabe classique L'interprétation des rêves de Freud. Comment la langue arabe s'ouvre-t-elle au mode de pensée de la psychanalyse ?*

Ce sont les circonstances, avec ce qu'elles comportent de surprise et d'inattendu, qui m'ont conduit à traduire ce livre. Je rentrais pour des vacances en Égypte en décembre 1953. C'était juste après la première séance de la Société française de psychanalyse (SFP), après la division. Avant, j'avais assisté à tout le drame de cette division et de cette séparation d'avec la Société psychanalytique de Paris (SPP). Lacan avait son premier séminaire à Sainte-Anne. Je me rendais donc en Égypte pour retravailler et ce fut le coup d'État de Nasser, qui a rendu tout travail impossible car on ne pouvait même pas acheter un livre et, en outre, il n'y avait plus de visa de sortie. Le seul moyen pour sortir était de travailler à l'Université pendant cinq ans, ce qui devait me donner le droit à un congé d'études me permettant d'obtenir ce visa de sortie. Alors j'ai profité des cinq ans que j'avais devant moi pour traduire Freud. Greimas était en Égypte et partageait avec Charles Singevin un véritable intérêt pour la psychanalyse et pour les écrits de Lacan sur le langage. Nous avons donc constitué un groupe, auquel participait aussi Hilde Zaloscher, une historienne yougoslave, spécialiste de l'art chrétien en Égypte, en particulier des portraits du Fayoum. Elle avait fait ses études à l'université de Vienne, elle était allée chez Freud, et elle m'a beaucoup aidé pour la langue, notamment pour comprendre certaines expressions très courantes de Freud. Et puis, grâce à elle, j'ai compris un rythme, celui de l'allemand qui coule comme de l'eau de source. J'ai commencé à traduire en voulant atteindre la même fluidité en arabe. Pour cela, je testais dans le salon que tenait mon père les histoires que racontait Freud, exposant par exemple l'histoire de l'homme qui vous donne des bouteilles et qui vous empoisonne avec, et, si je voyais rire les amis de mon père disant : « c'est exactement comme chez nous », alors je savais que j'avais atteint mon but.

C'est le livre le plus vendu en arabe, de Beyrouth au Maroc. Mais je n'ai pas touché un sou. Il a été publié par la Maison de la Connaissance Dar al-Maaref, fondée par les chrétiens maronites au Liban, qui ont fait les premiers grands dictionnaires modernes. J'avais envoyé un mot à Anna Freud pour lui dire que le texte était enfin disponible en langue arabe. La seule réaction qu'elle a eue a été de demander à la Hogarth Press de réclamer des droits à l'éditeur. L'Égypte ne faisait pas partie d'un accord global sur le droit d'auteur !

Michel Plon : *Anna Freud ne vous a jamais répondu personnellement ?*

Non c'est le seul écho que j'ai eu d'elle ! Pour revenir sur cette traduction, je dirais que je n'ai pas rencontré de problème de style ou de vocabulaire, mais que tout était une question de ton car chaque histoire a son ton dans *L'interprétation des rêves*. Il y a beaucoup d'éléments concrets sur lesquels on doit s'appuyer. La seule difficulté, ce fut pour traduire le terme « identification » : il a fallu inventer le mot en arabe. Depuis la traduction de ce livre, beaucoup de psychologues ont entrepris de faire un vocabulaire arabe de la psychanalyse. Mais moi, lorsque je traduais, il n'y avait rien.

Le mot « conscience » n'existe pas en arabe, pas plus, dès lors, qu'« inconscient ». On a utilisé un mot qui veut plutôt dire « sentiment ». Ma solution fut de faire des notes expliquant les termes qui n'existaient pas en arabe. Mais c'est surtout ces deux mots-là qui manquaient, et toute la gamme des termes forgés autour de « conscience » : conscience de soi, inconscient... À la vérité, le mot même de sujet n'existe pas en arabe. Sauf pour l'analyse grammaticale, mais on utilise un mot qui veut dire « le premier de la phrase ». « Le premier » n'est pas le « sujet ». J'ai pris le mot qui veut dire « un tel », ou « le même ».

Tiphaine Samoyault : *Aviez-vous lu Freud pendant vos études ? Dans quelle langue ?*

J'ai toujours vécu dans un milieu très littéraire : on était noyés dans les lettres. Le milieu de mon père était extrêmement spirituel. Comme lui, ses amis étaient passionnés par les grandes œuvres de la littérature arabe classique, sans doute en réaction à l'occupation anglaise. Mais ils étaient très ouverts aux sciences européennes, en particulier celles qui étaient nouvelles. Ce qui caractérisait aussi ces êtres, c'était moins l'érudition que la créativité qu'ils manifestaient avec leurs bons mots. Cette époque a d'ailleurs été désignée par un vocable assez difficile à traduire (*'asr alzorafa*) qui cumule les deux sens de « lettré » et de « lutin ». Un jour (j'avais entre dix et douze ans), un des amis de mon père a ouvert son parapluie en plein soleil. Un autre a manifesté son approbation par un mot qui a déclenché des rires bruyants. Je n'en comprenais pas la raison jusqu'à ce que je me rende compte que le vocable renvoyait à une racine de trois consonnes qui, en arabe dialectal, conjugait les sens d'ombre et de faute. Il disait un remerciement ambigu : pour donner de l'ombre et aussi pour nous avoir égarés. Mon éducation a été ainsi très marquée par le mot d'esprit et par le double sens. On avait des traducteurs inouïs à l'époque. Ensuite, le régime de Nasser a muselé cette classe intellectuelle et spirituelle.

Tiphaine Samoyault : *Dans Pourquoi le monde arabe n'est pas libre, vous décrivez les mécanismes de la domination. Vous montrez que si le monde arabe n'est pas libre, c'est qu'il est doublement contraint : par la dichotomie entre langue classique, écriture, et langue vernaculaire, qui rend difficile, voire impossible, l'accès des non-lettrés à la culture religieuse et lettrée ; et par la domination occidentale, comme vous l'expliquez très bien dans la préface à la traduction du Discours de la servitude volontaire de La Boétie, « Les facteurs de la domination occidentale », texte repris comme premier chapitre de Pourquoi le monde arabe n'est pas libre. Voyez-vous l'oppression au cœur de la langue ou bien sont-ce des usages de la langue qui asservissent selon vous ?*

Je ne vois pas en quoi la langue serait oppressive. C'est l'appropriation de la langue qui l'est. Avec l'islam, la coupure de l'écriture s'est aggravée. À l'époque des pharaons, on écrivait la langue qu'on parlait. Mais avec l'islam, on ne se mit à écrire que la langue du Coran et on cessa d'écrire la langue qu'on parlait. La langue a été sanctifiée. Aujourd'hui, aucun régime arabe (de l'Arabie saoudite au Maroc) n'acceptera jamais d'enseigner l'arabe parlé : seule la langue de Dieu a une grammaire. Du même coup, cela assure le pouvoir politique, ce qui arrange bien l'Occident. En Égypte, nous sommes un peuple où peu de gens savent lire un journal mais où domine la fatuité de l'esprit religieux. Un Libyen m'a dit un jour : « Quelle merveille, Dieu a fait faire tout ça (les avions, les machines à laver, les maisons...) pour que nous en ayons la jouissance... »

Michel Plon : *Tu as aussi traduit vers l'arabe vernaculaire égyptien Othello. Qu'est-ce que cette traversée des langues apporte à ton travail analytique ? Pourquoi as-tu choisi Othello ? Ce choix peut nous conduire à la question de la femme et de la féminité : sur le versant culturel, la femme dans le monde arabe, et sur le versant de la psychanalyse, ce qu'il en est de la sexualité féminine et au-delà.*

J'ai sans doute choisi Othello parce que le personnage est arabe et porte un nom arabe. Le thème me paraît en outre plus facile à suivre que ceux des pièces historiques de Shakespeare. *Hamlet* évoque un univers culturel trop différent. Je voulais traduire Othello dans une langue vulgaire pour donner la preuve qu'on peut faire une littérature de cette langue-là, qu'elle n'est pas faite que pour injurier les voisins ! Le résultat a été un désastre parce que personne ne lit dans ce pays. Le livre ne s'est pas vendu. La pièce a été jouée, mais la scène de mariage a été jouée avec des danses du ventre, etc., de façon tout à fait ridicule.

La place de la femme, la question de la jalousie, sont aussi ce qui m'a intéressé dans cette pièce. En Égypte, depuis les années 1920, la femme (la femme bourgeoise) a commencé à sortir de la maison. Nawal el Saadawi a introduit le mouvement féministe, mais elle a rencontré des résistances pour former un véritable mouvement car les Égyptiens n'ont pas de tradition du travail en commun. L'étatisme empêche de travailler ensemble. Mais elle a eu quand même beaucoup d'influence. À l'heure actuelle, on voit des femmes dans tous les services. Il y a eu une émancipation, mais qui ne touche qu'une seule classe, la plus occidentalisée. À la campagne, même si la femme a toujours travaillé, la séparation s'est maintenue entre les hommes et les femmes. Cela s'est accentué avec l'augmentation du chômage. Sur le plan sexuel, c'est certainement une société narcissique ; le harcèlement sexuel existe très largement dans ce pays. Il doit y avoir une différence énorme entre Égypte et Liban. Le Liban est plus prospère, il y a moins de chômeurs, plus d'éducation, l'esprit de la ville domine. En Égypte, les choses sont plus violentes, ce qui est dû à une certaine ignorance culturelle et au chômage.

Michel Plon : *Mais en France ? Qu'en est-il des mutations de la famille et des défis qu'elles posent ? Comment la psychanalyse se positionne-t-elle aujourd'hui par rapport à ces mutations sociales, à la question du couple homosexuel, à celle de l'adoption par ces couples ? Vous savez comme moi combien cette question fait débat dans le milieu psychanalytique mais, en même temps, c'est un débat clôturé, fermé.*

Ce qui change, c'est que ce qui s'appelle la main invisible du marché a englobé l'enfant. L'enfant est devenu un objet mercantile. Vous achetez le sperme, les ovules, la mère porteuse... Cette industrie, qui pèse déjà lourd dans le marché mondial, transforme les enjeux de l'analyse (et la justice aussi), elle transforme tout ce qui fait la culture. On pourrait dire qu'il n'y a qu'une seule chose dans laquelle la culture n'est pour rien : c'est que l'enfant vient du ventre de sa mère. La reconnaissance par le père, c'est l'esprit même de la culture. Quand le père devient démontrable biologiquement, on quitte la sphère de la reconnaissance, donc on transforme profondément la culture. Le juge lui-même ne sait plus qui est le père : est-ce celui qui a reconnu l'enfant ou celui qui est démontré biologiquement ?

Michel Plon : *Les psychanalystes prennent-ils la mesure de cette transformation ?*

Non, ils font silence là-dessus. Ils continuent comme si le monde extérieur n'avait pas changé depuis Freud. Il y a un débat très sourd entre ceux qui disent qu'il faut étudier les transformations sociales et ceux qui disent que rien n'a changé. Le seul qui a fait attention, ne serait-ce qu'aux phénomènes de la modification des demandes faites aux analystes, c'est André Green. On ne s'adresse plus seulement à nous pour des névroses, des phobies, des obsessions, des hystéries, mais pour des états borderline, comme l'homme aux loups, c'est-à-dire des analysants ou des analysantes susceptibles de traverser une crise psychotique au cours de l'analyse.

J'ai d'ailleurs une théorie là-dessus : dans l'état borderline, il n'y a pas forclusion du nom du père, mais forclusion de la métaphore paternelle, ce qui fait qu'il n'y a pas le manque de l'intégration de l'ordre symbolique. À l'âge de l'Œdipe, le père de l'homme aux loups était un mélancolique, un absent ; il ne pouvait donc pas travailler comme signifiant du désir maternel. C'est ma théorie sur le borderline

L'insouciance de certains psychanalystes que vous pointez me paraît parfaitement juste. Sous prétexte que les structures ne changent pas, que les névroses, psychoses ou perversions ne changent pas, il ne serait pas nécessaire de prendre en compte les changements du monde. Comme nous sommes tous les enfants de la même époque, est-ce que les analystes eux-mêmes ne sont pas borderline en grande partie ?

Michel Plon : *Dans votre livre, un point qui peut apparaître très technique, mais qui à mon avis n'est pas seulement technique : vous dites qu'il n'y a pas de fin de l'analyse.*

Quand il y a un travail, on doit bien penser qu'il va quelque part. Mais vers quoi ? Les avis sont partagés. Pour Melanie Klein, cela va vers l'assomption de la séparation. Lacan, à cette occasion, a fait une distinction entre la dépression symptôme et le deuil authentique. Il peut y avoir aussi le fait d'assumer l'être pour la mort, mais finalement la fin est quand même la castration symbolique, et pour arriver là il faut traverser quelque chose qui s'appelle le fantasme fondamental. Selon l'analysant, selon son histoire, tel aspect dominera. Une autre fin peut être encore la chute du sujet supposé savoir, la chute de celui dont j'imagine qu'il va me dire ce que je suis. Donc il y a bien des fins, mais l'idée de mener son analyse jusqu'à sa fin est une fausse question. On peut d'ailleurs compter sur les doigts de la main les cas où l'on peut dire qu'il y a eu assomption de l'être pour la mort ou traversée du fantasme fondamental.

Michel Plon : *Qu'en est-il aujourd'hui de la passe, cette procédure inventée par Lacan et qu'il reconnut par la suite être un échec ? Quelle est votre position sur le devenir de cette procédure ?*

L'idée de Lacan avec la passe était de sortir définitivement du conflit né en 1926 autour de la question de l'analyse profane, l'analyse pratiquée par des non-médecins. Pour Lacan, la scientificité de la psychanalyse était un horizon et la passe un moyen d'y accéder : la passe était une réponse psychanalytique à la question de la formation des analystes et donc à celle de la transmission. La psychanalyse didactique par laquelle s'effectue la transmission ne relève d'aucun diplôme, d'aucune formalité institutionnelle extérieure à la psychanalyse. Lacan voulait que la psychanalyse soit bien distinguée d'une quelconque forme de sacerdoce, d'où l'introduction qu'il fit de la dimension du désir, le désir de l'analyste comme point d'aboutissement de la didactique et donc différent du désir d'être analyste que peut manifester un sujet au début d'une analyse. Lacan fut le premier à percevoir que le désir de l'analyste relève de l'ordre de la vérité. En juillet 1978, Lacan a tiré la leçon de l'expérience de la passe en déclarant que la psychanalyse est intransmissible. La mise en œuvre de la passe dans le cadre de l'EFP [École freudienne de Paris de Psychanalyse] entre 1968 et 1980 n'a pas donné une quelconque élaboration du savoir : le bilan a été nul, d'où le verdict de Lacan que la passe était « un échec ».

La passe n'a apporté aucune réponse quant aux raisons qui pouvaient pousser un analysant à exercer ce « métier impossible » qu'est la psychanalyse, d'où cette autre conclusion de Lacan selon laquelle la passe n'a rien à faire avec la psychanalyse. L'idée ne rimait à rien car, dans une analyse, il s'agissait de finir le travail que l'échec de la normalisation au début laissait en chantier. Parce que ce qui fait les névroses, c'est quand même que l'objectivation nuit au sujet. Je veux dire qu'on peut faire un travail sur le malheur pesant qu'entraînent les tentations du don, avec tout ce que comprend le fait de se méprendre. On cherche à modifier le mode d'existence d'un sujet, à pouvoir le faire exister pour qu'il n'ait pas de pouvoir sur le désir de l'autre.

Tiphaine Samoyault : *Ce qu'Othello ne comprend pas...*

Au regard du désir, le don apparaît toujours comme mesurable et intéressé, il paraît petit confronté au désir. Othello est possédé par une névrose de possession et de contrôle absolu. De celui qui refuse que le désir soit un don.

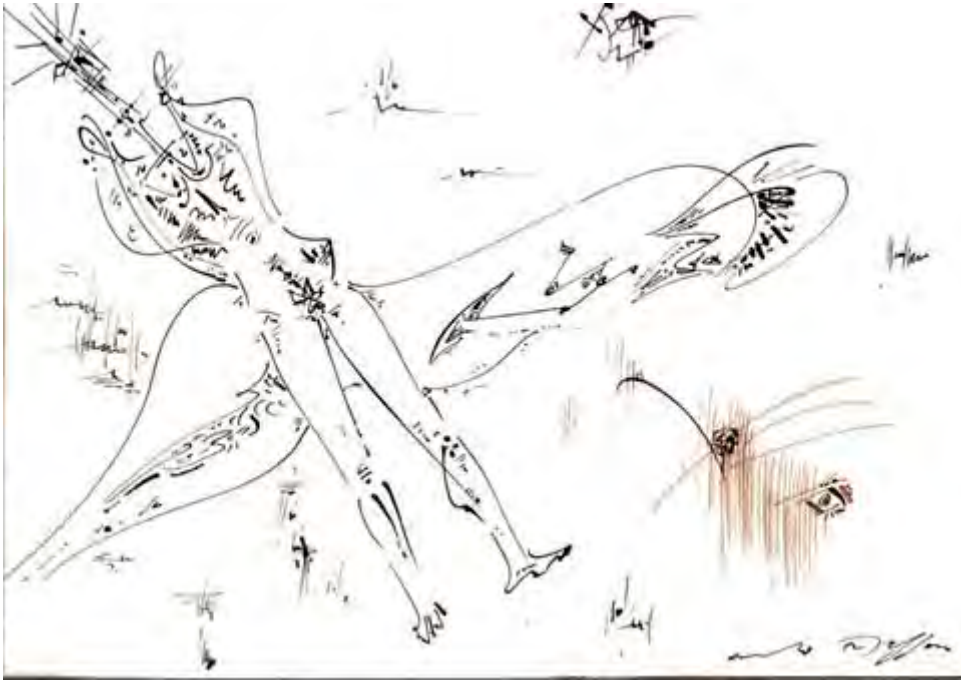
Tiphaine Samoyault : *Une des manières de lutter contre le rationalisme réducteur peut être encore une fois le recours à d'autres langues. Vous intégrez des termes arabes dans votre discours sur la psychanalyse. Par exemple, vous dites la force d'un terme comme al-mourid en arabe qui veut dire le disciple et qui signifie littéralement le « désirant » ou le « voulant ». Pensez-vous que des termes arabes pourraient modifier la langue de la raison, qu'ils seraient utiles pour penser autrement ?*

L'élève, l'étudiant, c'est en effet celui qui veut. Cela se dit surtout quand on s'adresse à un maître. « *Al-mourid* », c'est ce que j'étais pour Lacan. Je me suis intéressé à la langue et aux langues. Quand j'ai quitté l'Égypte, je voulais aller à Cambridge pour rencontrer Wittgenstein. Mais je suis venu à Paris, je suis tombé névrosé ici à Paris car je n'avais pas de rapports de proximité avec les professeurs. Ma chance a été d'aller en analyse chez Marc Schlumberger. J'étais ami avec un Égyptien qui voulait écrire une thèse sur le langage chez Husserl. Grâce à lui, j'ai côtoyé Bachelard, qui a parlé un jour d'un jeune psychologue n'ayant pas la réputation qu'il méritait (Lacan). Je suis alors allé à la Société psychanalytique de Paris, en 1947, et Lacan m'a tout de suite intéressé car il était le seul qui parlait de langage ; il parlait de la parole, ce qui fait que j'ai commencé à penser qu'il y avait quelque chose à faire en France. Dans le monde anglo-saxon, on parlait du langage mais pas de la parole. Je lui ai demandé un contrôle. Il m'a demandé de parler de ma provenance, et lorsque je lui ai dit que quand j'étais né mon père était en prison, il a dit, de façon très sympathique : « alors vous avez été élevé par des femmes ! » Je lui ai dit non, j'avais un troupeau d'oncles !

De tous, c'est de lui que j'ai reçu le plus. Pour lui, tout ce qui s'appelle différence, quelle que soit sa place sociale, est intéressant. Chacun n'a que le poids que lui donne sa parole. On n'avait, de part et d'autre, aucune thèse à défendre.

Michel Plon : *Est-ce qu'à la fin de sa vie il n'a pas été enfermé dans les difficultés de son école ?*

Oui, c'est sûr. Il voulait des psychanalystes sauvés de la psychologie ou du comportementalisme, il était devenu militant. Or on ne peut pas être psychanalyste et militant. On ne peut pas mener une analyse tout en ayant le désir affiché de quelque chose. Il a été victime de ce dont il avait fait une cause. Son rêve d'une école purement psychanalytique échappant aux effets institutionnels, aux luttes de pouvoir, à tous les effets de prestance, s'est révélé être effectivement un rêve : il a été tenté d'affirmer par divers moyens un pouvoir, une autorité autre que celle que lui donnaient son œuvre et son enseignement, et cela a suscité des résistances, des luttes internes. Sans doute y a-t-il un lien entre cet échec-là et ce qui fait suite à la dissolution de l'École, à savoir une division incessante entre groupes, associations, écoles, dont les membres se réunissent invariablement autour d'un guide, d'un chef censé les guider vers on ne sait quel paradis.



André Masson

Œdipe transfiguré

Note du claviste :



Pour rester sur le fil remarquablement tenu dans cet échange de ce qui a « changé » et dont certains ne semblent pas avoir pris acte (selon le propre dire de Moustapha Safouan) au travers du complexe d'Œdipe, il est difficile de ne pas revenir vers ceux qui, parmi d'autres sans doute, interrogeaient comme lui l'élaboration « in progress » de Jacques Lacan, par une lecture critique, soucieuse et extrêmement attentive de ce qu'il produisait sans l'achever jamais. C'est ce Lacan « in progress », ce vers quoi Moustapha Safouan nous invite admirablement à nous pencher, qui a suscité le réacte qui suit.

« [...] malgré de beaux livres écrits récemment par des disciples de Lacan, nous demandons si la pensée de Lacan va bien dans ce sens... »

Anti-Œdipe, Deleuze-Guattari (1972)

Autour de sa linguisterie, et passant notamment par le « sinthome », Lacan se dégage enfin, de plus en plus, du structuralisme que l'Œdipe formulait sous une forme mythique. Malgré ses réserves, la logique (binaire) du signifiant l'y avait peu ou prou enfermé. Le père ne visant, en ce « jeu » de la structure, que la « case vide » qui s'offre au « sujet », en père-mettant la mobilité des places, le point de fuite du phallus. Ce structuralisme-là est à surprendre à la « barre » qui apparaît toujours dans les « formules » de Lacan et qui va finir par « barrer » le structuralisme lui-même... Car si Foucault ou Deleuze, par exemple, s'en démarquent d'emblée, Lacan malgré son refus, et au regard de l'ICS « freudien », a beaucoup plus de mal... L'anti-Œdipe publié en 1972 fut pris dans une certaine loi du silence... On comprend mieux pourquoi,

au regard de cette convergence silencieuse qui semble culminer au moment du séminaire sur Joyce-le-sinthome. Autour du « traitement » de la question de la forclusion mais aussi conjointement de la pluralité des noms du père. « **Le père on peut s'en passer à condition de s'en servir** » nous reconduit vers la lecture critique, provocatrice peut-être, mais à la fois très rigoureuse quant à l'élaboration de Lacan, celle de Deleuze et Guattari, qui questionnaient déjà la forclusion comme défaut de structure (aspect « déficitaire » de la psychose) en la renversant positivement vers l'émergence de la dimension du Réel qui subvertit la structure et, j'oserai dire, le structuralisme lui-même... Ils rendaient simultanément un hommage appuyé à Lacan pour son invention essentielle: l'objet petit a (comme Réel) (Réel en tant qu'il s'écrit, précisera Lacan...pas pour rien sans doute). Je vous propose une « compil » de citations extraites de « L'Anti-Œdipe », comme points d'appuis, qui valent ce qu'ils valent...mais qui peuvent tracer la voie d'une *convergence*, c'est-à-dire d'un authentique questionnement de ce « **tissu** » (selon le terme de Lacan dans « Le moment de conclure ») **réel** qui fit la trame de l'enseignement de Lacan et sans doute celle de l'inconscient lui-même. Il dira d'ailleurs avoir « inventé » quelque chose qui va au-delà de l'ICS « freudien » ...

« Compil » qui n'obéit pas aux règles de la publication...mais ceci n'est pas un article...simplement des « notes de claviste lecteur », qui passe de fragment en fragment. Evidemment les termes de « schizophréniser » et même de « Réel » (comme de « machine ») sont à entendre comme « problématisations » et non comme concepts établis...Finalement cette « compil » de notes peut se lire comme un texte...

*« S'agit-il seulement d'œdipianiser même le schizo ? ou ne s'agit-il d'autre chose, et même du contraire? Schizophréniser, schizophréniser le champ de l'inconscient [...] (L') œdipe (est) une sorte de symbole catholique universel, par-delà toutes les modalités imaginaires. (Le structuralisme) fait d'œdipe un axe de référence, aussi bien pour les phases pré-œdipiennes, pour les variétés para-œdipiennes, pour les phénomènes exo-œdipiens : **la notion de forclusion** par exemple **semble** indiquer une **lacune proprement structurale**, à la faveur de laquelle le schizophrène est naturellement replacé sur l'axe œdipien [...] (Une) tentative aussi profonde que celle de Lacan pour **secouer le joug d'œdipe** a été interprétée comme un moyen inespéré de l'alourdir encore, et de le refermer sur le schizo[...] Notre critique précédente d'œdipe risque d'être jugée tout à fait superficielle et mesquine, comme si elle s'appliquait seulement à un œdipe imaginaire et portait sur le rôle des figures parentales, sans rien entamer de la structure et de son ordre de places et de fonctions symboliques[...] **La vraie différence ne serait-elle pas entre Œdipe, structural aussi bien qu'imaginaire, et quelque chose d'autre, que tous les œdipes écrasent et refoulent** : c'est-à-dire la production désirante – les machines du désir qui ne se laissent pas plus réduire à la structure qu'aux personnes, et qui **constituent le Réel en lui-même**, au-delà ou en dessous du symbolique comme de l'imaginaire ? [...] **Car l'inconscient lui-même n'est pas plus structural que personnel, il ne symbolise pas plus qu'il n' imagine ou ne figure**: il machine, il est machinique. Ni symbolique, ni imaginaire, **il est le Réel en lui-même, le « réel impossible »** et sa production [...] C'est tout **cet envers de la structure que Lacan découvre avec le « a »** comme machine, et le « A » comme sexe non humain: schizophréniser le champ analytique, au lieu d'œdipianiser le champ psychotique [...] (Il ne convenait pas) de resserrer les écrous là où Lacan venait de les desserrer; d'œdipianiser le schizo, **là où il venait au contraire de schizophréniser la névrose** [...] **L'objet fait irruption au sein de l'équilibre structural à la façon d'une machine infernale, la machine désirante [...] Il revient à Lacan d'avoir découvert ce riche domaine d'un code de l'inconscient, enroulant la ou les chaînes signifiantes [...] Mais combien ce domaine est étrange en vertu de sa multiplicité au point qu'on ne peut guère parler d'une chaîne ou même d'un code désirant. Les chaînes sont dites désirantes parce qu'elles sont constituées de signes mais ces signes ne sont pas eux-mêmes signifiants. Le code ressemble moins à un langage qu'à un jargon, formation ouverte et polyvoque »** (C'est moi qui souligne)*

Anti-Œdipe, extraits, Deleuze-Guattari, 1972

...cette dernière citation nous pourrions aisément la rapprocher de ce terme que Lacan, dans les mêmes années, produit, pour le distinguer du « langage »: lalangue (hors du structuralisme). Et qui nous conduit vers cet art du « sinthome », séminaire dans lequel il redéfinira son S1 et son S2 autrement que par la logique du signifiant et plus conforme à ce qu'il en est d'un régime de signes (ce à quoi convient, mais sans doute pas seulement, l'«écriture» borroméenne).

« S'il y a une écriture, c'est une écriture à même le réel [...] tout le domaine de « l'inorganisation réelle » des synthèses passives, où l'on chercherait en vain quelque chose que l'on pourrait appeler le Signifiant, et qui ne cesse de composer et de décomposer les chaînes en signes qui n'ont nulle vocation pour être signifiants »

Anti-Œdipe, Deleuze-Guattari, 1972, p.47

~ Prochain GR : le samedi 24 juin à 18h, aux Arcenaux.

Conseil d'administration

Fanny Valle	vallefanny@yahoo.fr	Présidente
Jean Paul Ricœur	jricoeurje33@numericable.fr	Trésorier
Jean-Claude Molinier	molinier.jeanclaud@free.fr	Secrétaire
Marie-Josée Pahin	marie-jose.pahin22@orange.fr	
Antoinette Lovichi	alovichi@gmail.com	
Robert Fournier	robert.fournier@modulonet.fr	



Jean Cocteau

Œdipe